



# Christine et René, un malentendu boréal

## Les Passions de l'âme,

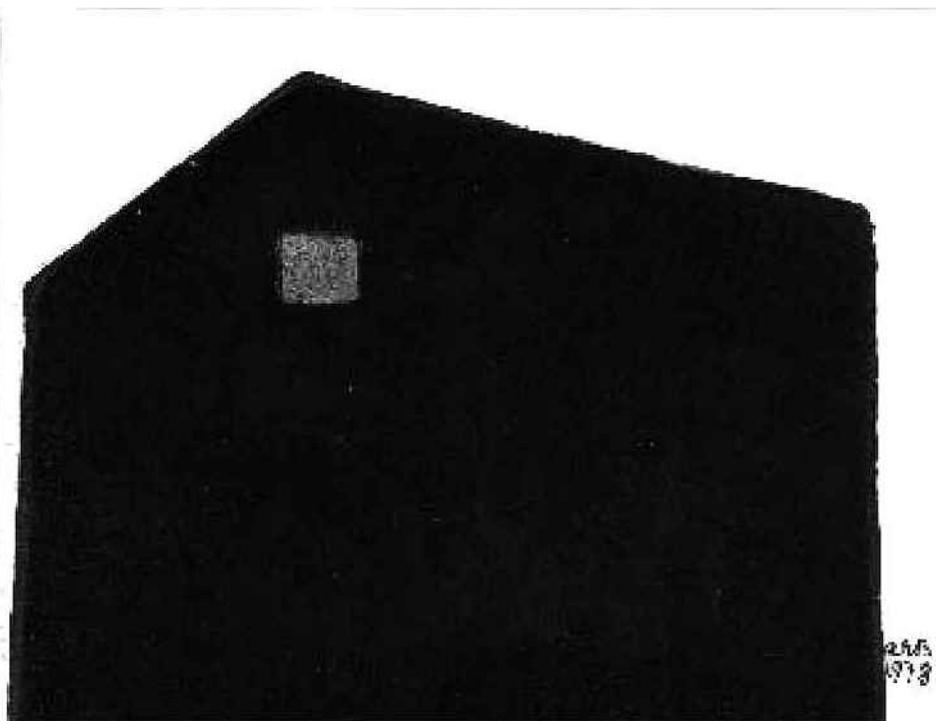
de Raffaele Simone (traduit de l'italien par Christophe Mileschi) Editions **Arlea** 416 pages, 20 euros

Lorsque Hollywood s'intéressa à Christine de Suède, la reine du Nord était déjà ensevelie sous la légende. Le grand Strindberg lui-même, relativement proche de la réalité historique, avait, dans la pièce qu'il lui avait consacrée, accommodé les événements, passé au crible des fantasmes. Garbo, en 1933, accepta donc d'incarner pour l'éternité la souveraine, réinventée par son amie la scénariste Salka Viertel sous ses traits, elle devint une sorte de Sémiramis boréale somptueusement belle, abdiquant par amour pour un envoyé espagnol qui avait le visage un peu ridicule du pauvre John Gilbert, star du muet que l'actrice suédoise tentait d'arracher à l'oubli impitoyable du public. On sait que la réalité historique était assez différente. La « vraie » reine Christine abdiqua parce qu'elle abjura la religion réformée pour devenir catholique et poursuivre sa vie à Rome, ou, collectionneuse d'art et fondatrice de théâtres, elle eut une très intense activité intellectuelle.

Le linguiste Raffaele Simone n'a pas une grande sympathie pour Christine, qu'il accuse à juste titre, semble-t-il, d'avoir été la cause de la mort précoce de René Descartes. En évoquant sous la forme d'un roman épistolaire particulièrement brillant la rencontre de la reine et du philosophe, rencontre réduite à quelques conversations très matinales (à cinq heures du matin !), pendant l'automne 1649 et le début de l'hiver 1649-1650, sous le regard soupçonneux d'espions plus ou moins malveillants (le château tout entier semble panoptique, où les moindres faits et gestes sont enregistrés et rapportés à qui de droit), il donne une image extraordinairement vivante de cette impossible amitié. Car la déception de Descartes fut immense. Il espérait une vraie relation intellectuelle et peut-être même affective, et se trouva en présence d'une femme androgyne autoritaire, hautaine, méprisante, malgré son très jeune âge (elle avait vingt-trois ans). Les historiens la disent aussi laide que son interprète scandinave était belle. À sa naissance, poilue comme un singe, elle fit pousser des cris d'horreur aux médecins qui, dit-on, hésitèrent non seulement à considérer le nourrisson comme humain, mais restèrent perplexes quant à son sexe.

Parce qu'il connaît bien la peinture, le romancier italien imagine une amitié en revanche très sincère et profonde avec un artiste espagnol venu peindre des fresques consacrées aux amours de Zeus. Descartes et la reine Christine furent en effet abondamment représentés par des peintres (de Frans Hals à Sébastien Bourdon). Des lettres à Elisabeth de Bohême, le journal (fictif) de Descartes, des lettres de Mme Chenut, la femme de l'ex-ambassadeur de France, ou de prêtres, savants et philosophes, complètent le récit, ainsi que quelques missives de la reine à son amie de cœur, Ebba Sparre, et à quelques confidents.

Verena von der Heyden-Rynsch a publié, il y a quelques années, une très belle biographie sur Christine de Suède (*la*



N° 49-1978, *Hemsedals Vindir*, par Anna-Eva Bergman, 1978. *Souveraine énigmatique*, Gallimard, 2001), racontant longuement sa formation intellectuelle, son règne très difficile entre toutes sortes de conseillers et son exil romain. Sans tout à fait dissiper le mystère de cette étrange personnalité, elle contredisait, bien entendu, les fantaisies cinématographiques de Rouben Mamoulian et de l'incarnation de la reine hermaphrodite, sublimée à l'écran. La biographie insistait beaucoup sur

les tourments religieux de Christine (comme l'avait fait, du reste, Strindberg) et sur son idéalisme dans l'art de gouverner à l'intérieur de son pays et dans une Europe dévastée par les guerres constantes. Le romancier italien, lui, appuie plutôt sur la désillusion du philosophe : « *Ce n'était point mon amitié qu'elle voulait, mais quelque autre chose. Et lorsqu'elle s'est aperçue que je ne lui servais à rien, elle a inventé des passe-temps pour me tenir occupé, ainsi qu'on fait avec un enfant agaçant auquel on place un hochet en main pour qu'il reste tranquille. Je me suis laissé induire à écrire un ballet en vers, feignant d'être poète* ». Triste résumé d'une éducation ratée.

Être un « philosophe royal » n'était pas une bonne idée pour le métaphysicien rigoureux et rationaliste qui avait espéré comprendre l'âme, le corps, Dieu, en des termes qui excluaient l'illusion, base irréductible de l'exercice du pouvoir sur les hommes. Sans illusions, pas de politique. La reine, encore si jeune, avait-elle compté – en convoquant le philosophe de la liberté et de la raison qui avait cherché refuge en Hollande – réaliser le rêve de tant de souverains : administrer rationnellement un pays et son peuple ? La question posée à Descartes par la reine était : « *Le pire désordre consiste-t-il à faire mauvais usage de l'amour ou bien de la haine ?* » Mais la reine, lui dira-t-on, ne concevait, semble-t-il, pas d'autre manière de gouverner que de manipuler des marionnettes.

Peu à peu, Descartes prend conscience du mépris dans lequel il est tenu par son interlocutrice, qui se fait de plus en plus rare, et de la nécessité de réviser son *Traité des passions de l'âme*, qu'il voit soudain, par l'expérience, péniblement enrichi : « *J'ai appris qu'en certaines personnes vivent des passions opposées qui se cachent l'une derrière l'autre, comme les vagues de la mer dans leur chevauchement, ou comme les étoiles qui paraissent ne point exister parce qu'une autre étoile plus vive les rend invisibles à nos yeux, quand bien même celle-ci se situerait à une distance immense de celle-là* ». Ainsi Descartes fait-il la découverte de l'inconscient, ce qu'implique le romancier en s'attardant sur l'analyse de ses rêves par le philosophe (qui, en effet, en décrit précisément trois célèbres). Juste avant de mourir, il admet les limites du pouvoir de la volonté sur le cœur et sur l'imagination. Et les fragiles limites du cogito.

**René de Ceccatty**